

Pasolini et le catholicisme, l'histoire d'un combat

Précurseur dans sa dénonciation de la société de consommation, le poète et cinéaste italien, assassiné il y a 40 ans, était un être tourmenté par le sacré.

Le tournage de *l'Évangile selon saint Matthieu* touche à sa fin. Pasolini et son équipe viennent de terminer la scène de la crucifixion. Le Golgotha est alors une petite colline sur quelques hauteurs du sud de l'Italie. Pasolini avait veillé à ce que le village en arrière-plan soit bouclé. Rien ne devait déranger la mise en croix de son Christ, un étudiant espagnol, un amateur, comme ceux qu'il avait l'habitude de dénicher pour ses films. Pourtant, le soir, en regardant les images, les monteurs se rendent compte qu'une camionnette de livraison dévale une pente, au loin, derrière la croix. Ils s'attendent à la colère du réalisateur, au moment de lui annoncer la bavure. Celui-ci reste silencieux. Il sourit finalement et leur répond : « Est-ce bien grave... N'est-ce pas d'un Christ contemporain qu'on parle ? » La scène a été conservée, elle dure

quelques secondes. Anecdote. Mais la réaction de Pasolini, inattendue, l'est moins. Elle apporte un regard sur sa vision du Christ et sa relation intime au sacré. L'auteur de *Salò ou les 120 journées de Sodome*, de *Théorème*, l'iconoclaste voire le blasphémateur n'est-il pas aussi l'auteur du plus beau film réalisé sur le Christ ? « Je sais qu'il y a en moi 2000 ans de christianisme », écrivait-il. Et derrière *l'Évangile selon saint Matthieu*, c'est tout l'œuvre d'un poète et cinéaste que tourmentent la religion et la foi.

LA NÉCESSITÉ DE TOUT DÉSACRALISER

Pier Paolo Pasolini a été tué il y a 40 ans, une nuit de Toussaint, à Ostie. Sur une plage sinistre, on vient d'assassiner le dernier grand penseur italien. Durant de longues années, son œuvre a été jetée au purgatoire. On la réveille aujourd'hui, conscient de sa dérangeante

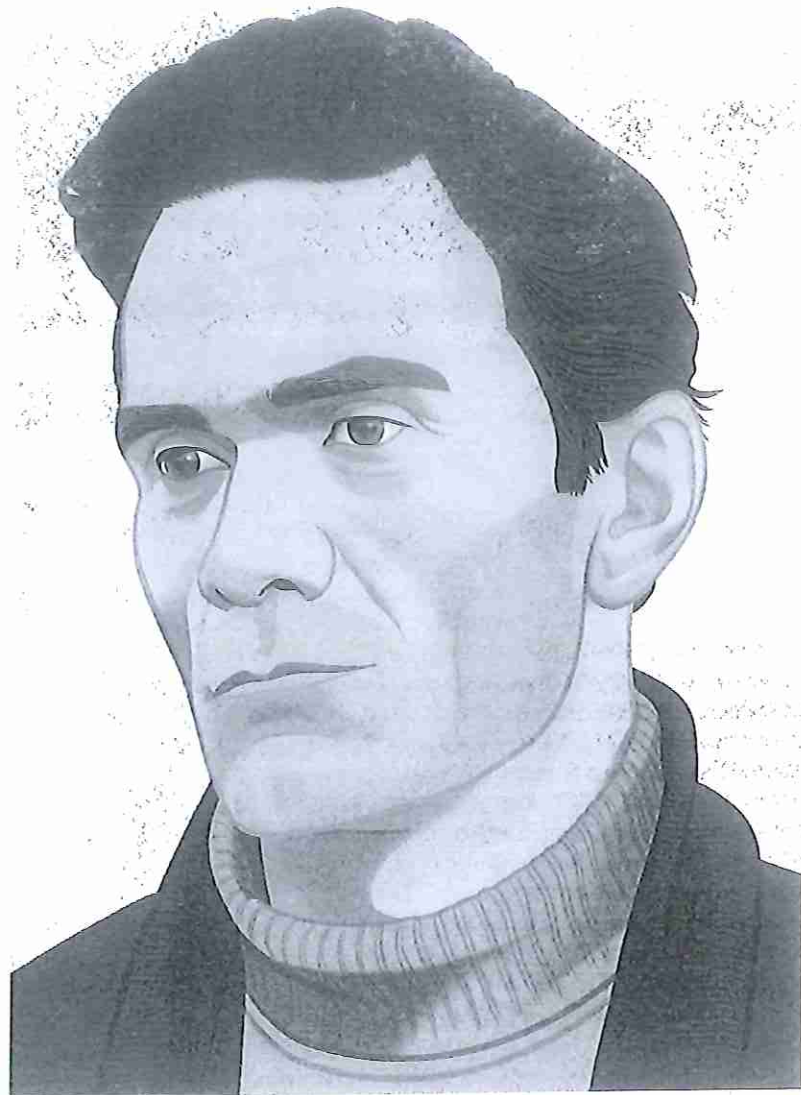
actualité. Pasolini est étudié – c'est un des auteurs qui attirent le plus de thésards en Italie –, il est traduit, revisité. Le sulfureux devient presque à la mode, et on se souvient de l'écrivain attaqué par les tribunaux, condamné pour atteinte à la religion d'État (à la sortie de *la Ricotta*, en 1963). Pasolini destructeur, le corsaire. Mais ses écrits doivent aussi être regardés pour leur rapport au sacré. Le 13 mars 1975, quelques mois avant sa mort, l'homme encourage « toutes les désacralisations possibles ». Cet appel n'est rien sans ce qui suit : « Mais le fond de mon enseignement consistera à ne pas craindre la sacralité et les sentiments, dont le laïcisme de la société de consommation a privé

Le sentiment religieux est à l'origine de ses premières illuminations.

« Je suis aussi, Seigneur, parmi ceux qui te cherchent. »

les hommes en les transformant en automates laids et stupides, adorateurs de fétiches. » Désacraliser les veaux d'or et revenir à l'essentiel.

Anticlérical affirmé, le cinéaste reconnaît la « sensibilité chrétienne » de son œuvre. Son adolescence, à Casarsa, au Frioul, est marquée par des crises mystiques. Il raconte, dans ses poèmes et ses lettres, sa dévotion, son attachement aux choses religieuses. L'heure de l'angélus; les rosaires du soir, le silence des chapelles. Dès ses 20 ans, il parle de son recueil de poèmes frioulans *le Rossignol de l'Église catholique* (1943) comme d'un « petit livre de méditation religieuse ». Ce sentiment est à l'origine de ses premières illuminations. « Je suis aussi, Seigneur; parmi ceux qui te cherchent », écrit-il dans un poème envoyé à un ami en 1947. Le combat intérieur a déjà commencé, qui le conduira jusqu'à *l'Évangile selon saint Matthieu*, bien sûr, mais aussi sur les pas de saint Paul. Jusqu'à la fascination pour les saints, les ermites, pour ceux qui disent « non ». Il prévoyait de tourner un film sur Charles de Foucauld.



il l'écrit en 1974. « Elle devrait passer à l'opposition contre un pouvoir qui l'a si cyniquement abandonnée. (...) C'est donc ce refus que l'Église pourrait symboliser, en retournant à ses origines, c'est-à-dire à l'opposition et à la révolte. Faire cela ou accepter un pouvoir qui ne veut plus d'elle, ou alors se suicider. »

À quoi bon l'autorité morale de l'Église si elle ne s'oppose pas à ce qui la détruit ?

Pasolini reproche au Vatican sa naïveté. Les fidèles abandonnent la foi, se tournent vers de nouvelles vaches sacrées. Et l'Église ne bougerait pas ?

Les articles qu'il rédige et publie dans les journaux n'épargnent pas le Vatican. En 1974, dans le quotidien *Il Tempo*, Pasolini dénonce une Église dogmatique et politique. Où sont Amour et Charité, semble-t-il demander

à la lecture des sentences du Sacré tribunal de la rote romaine ? L'Église est « détachée de l'enseignement de l'Évangile », ses textes ne se réfèrent plus à Dieu, « foi et espérance n'apparaissent qu'en tant que fondements de règles ». Et, comme achèvement complet d'une Église qui s'éloigne de ses fidèles, l'amour, « le plus élevé des sentiments évangéliques », est dégradé. Pasolini n'est pas un anticlérical qui profite d'une tribune pour tirer cyniquement sur une ambulance. Au contraire. Ses critiques rappellent son attirance pour le Christ, devenu « lettre morte » dans les sentences de la Rote. Pour Pasolini, la défaite morale de l'Église, sa passivité face aux nouveaux modèles exigés par la consommation de masse, est bien pire encore que le Concordat signé par le Saint-Siège avec Mussolini en 1929. Comparé au consumérisme, le fascisme est « comme la charrue à côté du tracteur », ironise Pasolini avec excès. Dans son engagement social et artistique, la religion est inévitable.

L'ATTRANCE POUR LE CHRIST

Pourtant, Pasolini balaie très vite ce qu'il nomme une « fausse effusion de sentiment religieux ». Le Frioul et son angélisme laissent place à Rome, la grande ville qu'il découvre au début des années 1950. Ses tentations et son boucan. Et ce Vatican comme une chape de plomb pesante, glaciale, au bout de la via della Conciliazione qui vient d'être inaugurée. Un nouveau modèle de société se dessine, celui de la consommation, dont Pasolini pressent les ravages: Il faut une résistance à ce « nouveau pouvoir de la consommation, qui est complètement irréligieux, totalitaire, violent, faussement tolérant et même plus répressif que jamais »... Il entre alors en conflit avec l'Église. À quoi bon une telle autorité morale si elle ne s'oppose pas à ce qui la détruit ? Il ressent comme une trahison l'abandon par l'Église du pays, qu'elle laisse face au drame social qui le dévore. Particularismes régionaux, langue, traditions, même la révolte... le consumérisme avale tout. Il réduit l'Église à du « pur folklore », comme



À LIRE 

La Piste Pasolini, de Pierre Adrian, Équateurs, 14 €.

POÈTE DE L'APOCALYPSE

Venu au cinéma tardivement, à la fin des années 1950, Pasolini va utiliser cette « langue écrite de la réalité » pour exprimer son attirance pour le Christ. Avec *la Ricotta*, court métrage sorti en 1963, il filme le tournage d'une crucifixion burlesque. On mange grasement, on danse le cha-cha-cha devant la croix. Les techniciens hurlent « enlevez les crucifix », « laissez les cloués ». Injustement, Pasolini est condamné à quatre mois de prison avec sursis pour atteinte à la religion d'État. Lorsqu'on regarde *la Ricotta* aujourd'hui, on voit pourtant la critique d'une société vulgaire, hédoniste, irréligieuse. Pasolini dénonce les nouveaux marchands du temple. « Rempportez tout ceci, et de la maison de

religion

mon père ne faites pas un marché. » C'est notamment par cet extrait de l'Évangile selon saint Jean que s'ouvre *la Ricotta...* Avec *l'Évangile selon saint Matthieu*, un an plus tard, Pasolini affirme sa volonté de créer une œuvre de pure poésie : « *Un moyen irrationnel d'exprimer ce qu'a d'irrationnel mon attirance pour le Christ. Je voudrais qu'on puisse projeter mon film le jour de Pâques dans toutes les salles paroissiales d'Italie et du monde.* »

Il travaille l'adaptation avec l'association Pro civitate christiana d'Assise, n'ajoute pas un mot au texte de saint Matthieu. Le film est même dédié au pape Jean XXIII et reçoit le Grand Prix de l'Office catholique du cinéma. Les documents qui illustrent le film permettent de comprendre davantage le combat intérieur du cinéaste, cette fascination-répulsion qui le torture. Dans une lettre bouleversante qu'il écrit au père Giovanni Rossi d'Assise, deux jours après Noël 1964, il évoque justement ses tourments : « *Il n'y a rien de plus généreux que l'intérêt réel d'une âme pour celle d'un d'autre* », écrit-il, comme imprégné des textes sacrés. Il compare son combat spirituel à une « *cavalcade* » avant de conclure : « *Je ne peux ni remonter sur le cheval des juifs et des gentils, ni m'abattre à jamais sur la terre de Dieu.* » Le culte de l'argent roi, les dérives d'une société permissive, le drame écologique et migratoire, l'inculture des masses... Pier Paolo Pasolini a présagé les catastrophes qui secouent le monde contemporain. Et aujourd'hui, plus que jamais, les inquiétudes de l'Église semblent rejoindre les siennes. Il y a un souffle d'apocalypse chez Pasolini, poète angoissé. Et dans son œuvre, toujours, la question de Dieu reste ouverte. « *Je suis scandaleux*, reconnaissait-il. *Je le suis dans la mesure où je tends une corde, mieux, un cordon ombilical, entre le sacré et le profane.* » Ses films, sa poésie, les scénarios qu'il n'a jamais portés à l'écran... Chez Pasolini, il y a tous les stigmates d'un homme dévoré par Dieu. 9 PIERRE ADRIAN

Le timonier du Concile a su naviguer entre le temps des réformes de l'Église et celui des crises. Retour sur un « souverain éclairé », injustement méconnu.

Paul VI, le pape des tempêtes

Coincées entre le règne court mais décisif de Jean XXIII et le long pontificat de Jean Paul II, les années de papauté de Paul VI ont du mal à susciter l'intérêt et plus encore les passions. Sa béatification en octobre 2014, après la canonisation des deux géants, faisait figure de « séance de rattrapage ». Comme s'il ne fallait pas délaissier cet homme de l'entre-deux, isolé de toute considération médiatique et ne générant aucune ferveur populaire : « *Aucun des papes que nous avons vus à l'œuvre depuis un demi-siècle n'aura été plus injustement malmené et méconnu* », disait déjà de lui André Frossard.

De son côté, Benoît XVI estimait que le règne de Giovanni Battista Montini avait été difficile parce qu'il avait fallu achever le Concile. Ce fut la priorité des premières années. Le pape Montini en a été son « timonier », son autorité. S'ensuivit le temps des réformes, mais aussi celui des crises. Rarement l'image d'une Église dans la tempête aura à ce point pris tout son sens : remise en cause de certains fondamentaux de la foi, refus de la morale catholique, effondrement des vocations, contestations de tous bords. Si bien que Paul VI lui-même estimait que « *les fumées de Satan* » s'étaient infiltrées dans l'Église... Pour mieux comprendre ce pontificat difficile, mais non moins riche, deux biographies complètent le peu de littérature sur le sujet.

Spécialiste du catholicisme contemporain, l'historien Philippe Chenaux aborde avec objectivité cette vie faite de disgrâces, pourtant à la recherche constante d'un équilibre. Le temps de l'écologie intégrale, même s'il plonge ses racines sous son règne, n'était pas encore venu. Paul VI parlait, lui, de l'homme intégral, c'est-à-dire d'un nouvel humanisme chrétien. Il s'agissait là du caractère essentiel du Concile, une réponse à l'humanisme laïque et profane : « *La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu.* » Une fois le Concile terminé, le pape était persuadé

L'échec du film sur saint Paul

» Pasolini avait prévu une suite à *l'Évangile selon Saint Matthieu*. Il voulait tourner un film sur un saint Paul contemporain, où le converti de Damas prêcherait à Paris et à New York... Il explique ainsi que le « *conformisme de l'époque de Paul (serait) remplacé par le conformisme contemporain : celui qui est typique de notre actuelle civilisation bourgeoise,*

dans sa religiosité hypocrite et conventionnelle (analogue à celle des juifs), dans sa laïcité libérale et matérialiste (analogue à celle des gentils) ». Le projet n'a jamais trouvé de financement, mais le scénario se lit comme un roman, strié d'annotations. « *Dans ce monde d'acier et de béton résonne (ou a résonné à nouveau) le mot "Dieu".* » Un texte poignant.